

le Nouveau-Brunswick s'en sont réjouis également. Je me souviens que le sénateur Muir en dansait de joie dans les rues.

Voilà un exemple d'un Sénat à majorité conservatrice qui s'est opposé à la volonté du gouvernement en matière de prestations de la sécurité de la vieillesse. Quand le Sénat intervient ainsi, il n'agit généralement pas dans l'intérêt du public. J'ai parlé des conservateurs au cours d'une période intermédiaire pour montrer que cette façon d'agir n'est pas le propre d'un parti. La même chose s'est produite sous les libéraux parce qu'ils ont détenu plus souvent la majorité des sièges ici de même qu'à l'autre endroit.

Je me souviens, comme bien d'autres sénateurs, d'un autre revirement spectaculaire, celui qui s'est produit en 1957, année où un nouveau gouvernement a pris la relève et aussi en 1958. Nous détenions une majorité énorme. Le sénateur Walker se rappelle sans doute que c'est la plus grande majorité jamais détenue par un gouvernement dans toute l'histoire de ce pays.

Je me suis demandé s'il n'y avait pas eu, dans le cours de notre histoire, des situations analogues à celle-ci et j'ai trouvé que l'année 1854 était celle qui soutenait le mieux la comparaison. Nous considérons John A. Macdonald comme le vrai père de la Confédération, mais, pour éviter de soulever une controverse sur la paternité, disons qu'il en a été le principal artisan. Il a toujours prétendu que le plus gros de son travail avait été abattu avant la Confédération et qu'étant donné qu'un pays aussi varié ne pouvait exister et rester uni sans un parti ayant de larges assises, il estimait que sa plus belle réalisation avait été de former en 1854 le parti auquel j'appartiens depuis longtemps.

Il parlait d'une situation analogue à celle dans laquelle se trouve le premier ministre Mulroney aujourd'hui. Voici ce qu'il a dit:

Il y aurait une nouvelle Chambre et des gens nouveaux pour former le gouvernement et nous devrions rendre notre parti accessible à tous ceux qui veulent être considérés comme des progressistes conservateurs...

et notre parti a reçu son nom à ce moment-là; et non pas de la bouche de John Bracken.

Il a déclaré plus loin:

... pour prendre ensemble une série de mesures mettant un terme à la corruption qui a ruiné le gouvernement et perverti ses partisans.

Voilà le genre de choses auxquelles pourrait penser le premier ministre. Je ne sais pas si c'est le cas, mais dans ce contexte d'un parti vastement représenté, d'un mouvement œcuménique susceptible d'unir le pays et de maintenir son unité, cela me semble être l'essence même de notre parti.

A mon avis, la grande victoire qu'a connue le parti progressiste conservateur en septembre dernier a été due en grande partie au succès énorme obtenu au Québec qui, depuis des années, ne nous était guère favorable. J'ai toujours dit que je connaissais tous les conservateurs éminents du Québec, ajoutant aussitôt qu'il n'était pas difficile de s'en souvenir.

Je pense également que M. Mulroney a gagné sa victoire du Québec au Manitoba. Cela peut paraître étrange mais il s'est rendu au Manitoba et y a tenu des propos qui, au départ, n'auraient pas dû plaire à la population de cette province.

On dit toujours que John A. MacDonald était un grand buveur, ce qui est vrai, amateur de faux-fuyants, ce qui était peut-être le cas, et un grand conciliateur, mais il croyait sans aucun doute en certaines choses précises. Avant tout, il était convaincu que la concorde et les bons rapports sont indispensables entre les personnes de langue française et celles de langue anglaise. Il n'a jamais toléré le sectarisme stupide basé sur les différences ethniques ou religieuses. C'est peut-être pour cette raison qu'il est bon d'être gouverné par quelqu'un qui n'est pas trop imbu de sa personne dans ce domaine. Il n'a jamais toléré ce genre de chose.

Lorsque le premier ministre Mulroney a déclaré au Manitoba qu'il avait accédé à la direction de son parti en défendant le principe de la collaboration entre les deux communautés—les Québécois ont naturellement été en mesure de comprendre ce qu'il disait. En conséquence, tout en prouvant qu'il existe une justice en politique, il a gagné les voix du Québec et du Manitoba, ce qui est encourageant, car accéder au pouvoir est une chose merveilleuse qui nous est très chère puisqu'elle nous a été refusée plus souvent qu'autre chose. Gagner le pouvoir en défendant des principes valables, éternels et fondamentaux, donne à l'événement une importance qui ne se limite pas à une simple popularité éphémère manifestée par quelques votes.

C'est pourquoi j'ai dit il y a quelques instants que la situation actuelle fera date. J'aime la façon dont les choses se sont déroulées jusqu'ici et j'espère qu'elles continueront de même.

Dans le *Globe and Mail* de ce matin, on peut lire que le discours du trône est marqué par un ton modéré. M. L. Ian MacDonald de la *Gazette* a employé les mêmes termes. Je suis frappé de voir que le discours du trône témoigne encore une fois du caractère raisonnable du gouvernement actuel qui, je l'espère, continuera dans ce sens. Devant une majorité aussi forte et après une attente aussi longue, on aurait pu être tenté par un certain triomphalisme ou quelque arrogance, mais non. On semble s'être imprégné de la maxime de Winston Churchill qui recommandait aux vainqueurs de savoir être magnanimes. Il y a tout à gagner ainsi.

Dieu sait quelle sera la situation dans six mois ou dans deux ou trois ans, mais il me semble que si l'opinion publique est révélatrice d'une chose, c'est bien de constance puisque le gouvernement a su accroître sa popularité au lieu de la voir diminuer, ce qui aurait été un phénomène naturel, fréquent et presque universel.

Le discours du trône m'a plu en raison de son caractère positif et de sa belle tenue, ce qui est trop rare. La plupart de ceux-ci sont loin d'avoir ces qualités. A ma connaissance, aucun discours du trône n'a jamais suscité d'aussi bonnes critiques, on dirait presque un tel délire. Les éloges ont fusé de partout: grandes sociétés, petites entreprises et milieux syndicaux. Tous s'en sont réjouis sauf l'opposition, comme il fallait s'y attendre. Cela va de soi.

• (1520)

Un motionnaire typique commencerait par donner une vue d'ensemble favorable. Je vais tâcher d'être favorable, mais sans faire d'analyse globale car mes vaillants collègues vont, sans nul doute, s'en charger.